

Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865)

**P.J. Proudhon**  
**Textes choisis par Joseph Lajugie :**  
**“ Proudhon peint par lui-même ”**

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron,  
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec  
et collaboratrice bénévole

Courriel: <mailto:mabergeron@videotron.ca>

Site web: [http://www.geocities.com/areqchicoutimi\\_valin](http://www.geocities.com/areqchicoutimi_valin)

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"  
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: [http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/index.html](http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html)

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole,  
professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec  
courriel: <mailto:mabergeron@videotron.ca>  
site web: [http://www.geocities.com/areqchicoutimi\\_valin](http://www.geocities.com/areqchicoutimi_valin)

à partir de :

**Pierre-Joseph Proudhon**

**P.J. Proudhon. Textes choisis, présentés et  
commentés par Joseph Lajugie :  
“ Proudhon peint par lui-même ”**

Une édition électronique réalisée du livre P.J. Proudhon. Textes choisis,  
présentés et commentés par Joseph Lajugie : “ Proudhon peint par lui-même ”  
Collection des grands économistes. Paris : Librairie Dalloz, 1953, 492 pages. (pp.  
175 à 218).

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes  
Microsoft Word 2001.

Mise en page sur papier format  
LETTRE (US letter), 8.5’’ x 11’’)

Édition complétée le 3 septembre 2002 à Chicoutimi, Québec.

# Table des matières

## “ Proudhon peint par lui-même ”

### Section I. - La formation

#### § I. - Origines familiales, enfance et jeunesse

1. - Son père
2. - Son grand-père maternel
3. - Proudhon Bouvier
4. - Ses études. Premières épreuves

#### § II. - Les débuts dans la vie

1. - Sa candidature à la pension Suhard
2. - Sa vie à Paris
3. - Ses amis
4. - Son premier amour

#### § III. - Premiers ouvrages

1. - Qu'est-ce que la propriété ?
2. - Proudhon, commis batelier

### Section II. - La maturité

#### § I. - Proudhon et Marx

1. - Lettre de Marx à Proudhon (5 mai 1846)
2. - Réponse de Proudhon à Marx (17 mai 1846).

#### § II - La Révolution de 1848

1. - Sa participation à la Révolution de 1848
2. - Ses prisons
3. - Son mariage
4. - Les journées de juin

§ III. - [Le second Empire.](#)

1. - [Ses réactions devant le coup d'État](#)
2. - [Le caractère de Proudhon](#)
3. - [Mort de sa petite fille](#)

§ IV. - [L'exil en Belgique](#)

1. - [Ses travaux et ses inquiétudes](#)

§ V. - [Retour en France et dernières années](#)

1. - [Sa résignation devant les épreuves](#)
- 2.- [Sa fin](#)

# “ Proudhon peint par lui-même ”

## Section I. La formation

### § I. - Origines familiales, enfance et jeunesse

#### I. - Son père

[Retour à la table des matières](#)

...Madame, savez-vous quel était mon père ? C'était un honnête brasseur à qui l'on ne peut jamais faire entrer dans la tête que pour gagner de l'argent, il fallait vendre au-dessus du prix de revient. Il soutenait toujours que ce serait du bien mal acquis : « Ma bière, répétait-il toujours, me coûte tant, mon salaire compris ; je ne puis la vendre plus ! » Qu'arriva-t-il ? Mon brave homme de père mourut pauvre et laissa des enfants pauvres. <sup>1</sup>

Pourtant, il suivait, sans s'en douter, le même principe qui avait conduit un de ses fils à cette proposition étrange : La propriété, c'est le vol ! C'était un grand cœur assurément que cet artisan qui eut le courage pendant trente ans de fermer sa porte à la fortune ; je dirai de plus que c'était une pure intelligence

---

<sup>1</sup> Lettre à M<sup>me</sup> d'Agoult, du 25 juillet 1847, *Correspondance*, éd. Lacroix, t. II, p 239.

que celle qui ne put jamais concevoir la nécessité de l'inégalité. Or, est-ce que la postérité se souviendra du nom de mon père ?... <sup>1</sup>.

## 2. - Son grand-père maternel

[Retour à la table des matières](#)

... <sup>2</sup> Mon grand-père maternel, après avoir servi pendant dix ans comme simple soldat, sous Louis XV, rentra dans son village, où il se maria et leva charrue. Ceci se passait environ vingt ans avant la Révolution. À cette époque, la noblesse, avec une fraction minime du Tiers-État formait le corps des prédestinés; le peuple était condamné à l'enfer. Du nom du régiment, Tornésis ou Tournaisis (Tournay), où avait servi mon grand-père, les paysans le surnommèrent en patois, Tournési. Ce fut tout le fruit qu'il rapporta de ses campagnes. Or, la commune qu'il habitait jouissait, par ses vieilles chartes, du droit de faire du bois dans une forêt voisine dite la Récompense, laquelle faisait partie d'un fief des seigneurs de Bauffremont. Le garde Brezet, faisant du zèle, s'avise un jour, d'empêcher les pauvres usagers d'exercer leur droit : autant de contrevenants, autant de procès-verbaux. Tournési, plus hardi que les autres, voulut plaider : c'était le pot de terre contre le pot de fer ; puis, c'était la justice du seigneur qui jugeait. Il fut ruiné en amendes. Un jour, en plein midi, le garde Brezet le surprend, avec sa voiture et ses chevaux, en récidive. Il était allé chercher un arbre dont il avait besoin pour le faîte de sa maison ; et comme malgré les condamnations il n'entendait pas laisser périmer le droit, il ne se cachait point. « Comment t'appelles-tu ? » lui dit le garde. « Je te dénonce procès-verbal - Je m'appelle Retournes-y répond l'autre en jouant sur son sobriquet. - Donne-moi ta hache. - Prends-là ! » Et il la jette à terre entre eux deux, chacun ayant sa part de champ et d'ombre. Voilà mes deux hommes, le garde d'un côté dégainant son sabre, le paysan de l'autre brandissant une hache. Ce qui se passa, je ne le saurais dire : suffit que le garde rentra chez lui éreinté, et rendit l'âme avant le vingtième jour. Au lit de mort, il refusa de déclarer le meurtrier, connu de tout le monde; il dit qu'il n'avait que ce qu'il méritait <sup>3</sup>.

## 3. – Proudhon Bouvier

[Retour à la table des matières](#)

... <sup>4</sup> Jusqu'à douze ans, ma vie s'est passée presque toute aux champs, occupée tantôt de petits travaux rustiques, tantôt à garder les vaches.

J'ai été cinq ans bouvier <sup>5</sup>...

<sup>1</sup> *Id.*, p. 240.

<sup>2</sup> *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*, éd. Rivière, t. II, p. 247.

<sup>3</sup> *Id.*, p. 248.

<sup>4</sup> *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*, éd. Rivière, t. II, p. 402.

<sup>5</sup> *Id.*, *ibid.*

... <sup>1</sup> Quel plaisir autrefois de me rouler dans les hautes herbes, que j'aurais voulu brouter comme mes vaches; de courir pieds nus sur les sentiers unis, le long des haies; d'enfoncer mes jambes, en rechaussant (rebinant) les verts turquies, dans la terre profonde et fraîche ! Plus d'une fois, par les chaudes matinées de juin, il m'est arrivé de quitter mes habits et de prendre sur la pelouse un bain de rosée. Que dites-vous de cette existence crottée, Monseigneur ? Elle fait de médiocres chrétiens, je vous assure. À peine si je distinguais alors moi de non moi. Moi, c'était tout ce que je pouvais toucher de la main, atteindre du regard, et qui m'était bon à quelque chose. Non moi était tout ce qui pouvait nuire ou résister à moi. L'idée de ma personnalité confondait dans ma tête avec celle de mon bien-être, et je n'avais garde d'aller chercher là dessous la substance inévidente et immatérielle.

Tout le jour, je me remplissais de mûres, de raiponces, de salsifis des prés, de pois verts, de graines de pavots, d'épis de maïs grillés, de baies de toutes sortes, prunelles, blessons, alises, merises, églantines, lambrusques, fruits sauvages ; je me gorgeais d'une masse de crudités à faire crever un petit bourgeois élevé gentiment et qui ne produisaient d'autre effet sur mon estomac que de me donner le soir un formidable appétit. La nature ne fait mal à ceux qui lui appartiennent... <sup>2</sup>.

... <sup>3</sup> Que d'ondées j'ai essayées! Que de foin trempé jusqu'aux os j'ai séché mes habits sur mon corps, à la bise ou au soleil! Que de bains pris à toute heure, l'été dans la rivière, l'hiver dans les sources ! Je grimpais sur les arbres; je me fourrais dans les cavernes ; j'attrapais des grenouilles à la course, les écrevisses dans leurs trous, au risque de rencontrer une affreuse salamandre ; puis je faisais sans désespérer griller ma chasse sur les charbons. Il y a, de l'homme à la bête, à tout ce qui existe, des sympathies et des haines secrètes dont la civilisation ôte le sentiment. J'aimais mes vaches, mais d'une affection inégale ; j'avais des préférences pour une poule, pour un arbre, pour un rocher. On m'avait dit que le lézard est ami de l'homme, je le croyais sincèrement. Mais j'ai toujours fait rude guerre aux serpents, aux crapauds et aux chenilles. - Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense. Je ne sais; mais l'expérience des humains me les a fait détester toujours davantage... <sup>4</sup>.

#### 4. - Ses études. Premières épreuves

[Retour à la table des matières](#)

À MM. de l'Académie de Besançon <sup>5</sup>,

Messieurs, je suis compositeur et correcteur d'imprimerie, fils d'un pauvre artisan qui, père de trois garçons, ne put jamais faire les frais de trois appren-

<sup>1</sup> *Id.*, p. 404.

<sup>2</sup> *Id.*, *ibid.*

<sup>3</sup> *Id.*, *Ibid*

<sup>4</sup> *Id.*, 405.

<sup>5</sup> *Lettre de candidature à la Pension Suhard, Œuvres*, éd. Rivière, par M. AUGÉ-LAIBÉ, p. 9.

tissages. J'ai connu de bonne heure le mal et la peine ; ma jeunesse, pour me servir d'une expression toute populaire, a été passée à plus d'une étamine. Ainsi luttèrent avec la fortune Suard, Marmontel, une foule de littérateurs et de savants. Puissiez-vous, messieurs, à la lecture de ce mémoire, concevoir la pensée qu'entre tant d'hommes fameux par les dons de l'intelligence, et celui qui en ce moment sollicite vos suffrages, la communauté du malheur n'est peut-être pas l'unique point de ressemblance.

Destiné d'abord à une profession mécanique, je fus, par les conseils d'un ami de mon père, placé comme élève externe gratuit au lycée de Besançon. Mais qu'était-ce que la remise de 120 francs pour une famille où le vivre et le vêtir étaient toujours un problème ? Je manquais habituellement des livres les plus nécessaires ; je fis toutes mes études de latinité sans un dictionnaire ; après avoir traduit en latin tout ce que me fournissait ma mémoire, je laissais en blanc les mots qui m'étaient inconnus, et, à la porte du collège, je remplissais les places vides. J'ai subi 100 punitions pour avoir oublié mes livres ; c'était que je n'en avais point. Tous mes jours de congé étaient remplis par le travail des champs ou de la maison, afin d'épargner une journée de manœuvre ; aux vacances, j'allais moi-même chercher la provision de cercles qui devait alimenter la boutique de mon père, tonnelier de profession. Quelles études ai-je pu faire avec une semblable méthode ? Quels minces succès j'ai dû obtenir !

À la fin de la quatrième, j'eus pour prix la *Démonstration de l'existence de Dieu*, de Fénelon. Ce livre me sembla tout à coup avoir ouvert mon intelligence et illuminé ma pensée. J'avais entendu parler de matérialistes et d'athées : il me tardait d'apprendre comment on s'y prenait pour nier Dieu.

Je l'avouerai cependant : la philosophie de Descartes, ornée l'éloquence de Fénelon, ne me satisfît pas entièrement. Je sentais Dieu, j'en avais l'âme pénétrée ; saisi dès l'enfance de cette grande idée, elle débordait en moi et dominait toutes mes facultés. Et dans un livre fait pour prouver l'Être suprême, je ne rencontrais qu'une métaphysique chancelante dont les déductions avaient l'air d'une hypothèse plus commode, mais ne ressemblaient pas à une théorie scientifique et certaine. Permettez-moi messieurs, messieurs, de vous en offrir un exemple. L'âme ne peut périr, disent les cartésiens, parce qu'elle est immatérielle et simple. Mais pourquoi, ce qui a une fois commencé d'être, ne pourrait-il cesser d'exister ? Quoi donc ! l'âme dans sa durée serait, d'une part, infinie et éternelle, de l'autre bornée ? Cela est inconcevable ! La matière, disent les mêmes philosophes, n'est point l'Être nécessaire, parce qu'elle est évidemment contingente, dépendante et passive. Donc elle a été créée. Mais comment concevoir la création de la matière par l'esprit plutôt que la production de l'esprit par la matière ? L'un est aussi inconcevable que l'autre. Je demeurai donc ce que j'étais, croyant en Dieu et à l'immortalité de l'âme ; mais, j'en demande pardon à la philosophie, ce fut bien moins à cause de l'évidence de ses syllogismes, que pour la faiblesse des raisons contradictoires. Il me sembla dès lors qu'il fallait suivre une autre route pour constituer la philosophie en une science, et je ne suis pas revenu de cette opinion de mon enfance.

Je poursuivis mes humanités à travers les misères de ma famille, et tous les dégoûts dont peut être abreuvé un jeune homme sensible, et du plus

irritable amour-propre. Outre les maladies et le mauvais état de ses affaires, mon père poursuivait un procès dont la perte devait compléter la ruine. Le jour même où le jugement devait être prononcé, je devais être couronné d'excellence. Je vins le cœur bien triste à cette solennité où tout semblait me sourire ; pères et mères embrassaient leurs fils lauréats et applaudissaient à leurs triomphes, tandis que ma famille était au tribunal, attendant l'arrêt.

Je m'en souviendrai toujours. M. le Recteur me demanda si je voulais être présenté à quelque parent ou ami pour me voir couronné de sa main.

« Je n'ai personne ici, monsieur le Recteur, lui répondis-je.

-- Eh bien ! ajouta-t-il, je vous couronnerai et vous embrasserai. »

Jamais, messieurs, je ne sentis un plus vif saisissement. Je retrouvai ma famille consternée, ma mère dans les pleurs : notre procès était perdu. Ce soir-là, nous soupâmes tous au pain et à l'eau.

Je me traînai jusqu'en rhétorique : ce fut ma dernière année de collège. Force me fut dès lors de pourvoir à ma nourriture et à mon entretien. « Présentement, me dit mon père, tu dois savoir ton métier ; à dix-huit ans, je gagnais du pain, et je n'avais pas fait un si long apprentissage. » Je trouvai qu'il avait raison, et j'entrai dans une imprimerie.

J'espérai quelque temps que le métier de correcteur me permettrait de reprendre mes études abandonnées au moment même où elles exigent des efforts plus grands et une activité nouvelle. Les œuvres des Bossuet, des Bergier, etc. ...me passèrent sous les yeux ; j'appris les lois du raisonnement et du style avec ces grands maîtres. Bientôt, je me crus appelé à devenir un apologiste du christianisme, et je me mis à lire des livres de ses ennemis et de ses défenseurs. Faut-il vous le dire, messieurs ? Dans l'ardente fournaise de la controverse, me passionnant souvent pour des imaginations et n'écoutant que mon sens privé, je vis s'évanouir peu à peu mes chères et précieuses croyances ; je professai successivement toutes les hérésies condamnées par l'Église et relatées dans le *Dictionnaire* de l'abbé Pluquet ; je ne me détachais de l'une que pour m'enfoncer dans l'opposée, jusqu'à ce qu'enfin, de lassitude, je m'arrêtai à la dernière et peut-être la plus déraisonnable de toutes : j'étais socinien. Je tombai dans un découragement profond.

Cependant, les commotions politiques et ma misère privée m'arrachèrent à mes méditations solitaires, et me jetèrent de plus en plus dans le tourbillon de la vie active. Pour vivre, il me fallut quitter ma ville et mon pays, prendre le costume et de bâton de compagnon du tour de France, et chercher, d'imprimerie en imprimerie, quelques lignes à composer, quelques épreuves à lire. Un jour, je vendis mes prix de collège, la seule bibliothèque que j'ai jamais possédée. Ma mère en pleura ; pour moi, il me restait les extraits manuscrits de mes lectures. Ces extraits, qui ne se pouvaient vendre, me suivirent et me consolèrent partout. J'ai parcouru de la sorte une partie de la France, exposé quelquefois à manquer de travail et de pain, pour avoir osé dire la vérité en face à un patron, qui, pour réponse, me chassait brutalement. Cette année même, employé à Paris comme correcteur, j'ai failli encore une fois être victime de ma fierté provinciale ; et sans l'appui de mes collègues, qui me

défendirent contre les injustes préventions d'un chef d'atelier, je me fusse vu peut-être, pressé par la faim, obligé de me mettre aux gages de quelque journaliste. Malgré toutes les privations et les misères que j'ai endurées, cette extrémité m'eût paru la plus horrible de toutes.

La vie de l'homme n'est jamais tellement souffrante et abandonnée qu'elle ne soit semée de quelques consolations. J'avais rencontré un ami dans un jeune homme que la fortune tourmentait aussi bien que moi-même, par les contrariétés morales et l'aiguillon de la pauvreté. Il se nommait Gustave Fallot. Au fond d'un atelier, je reçus un jour une lettre, qui m'invitait à tout quitter et à aller joindre mon ami... « Vous êtes malheureux, me disait-il, et la vie que vous menez ne vous convient pas. Proudhon, nous sommes frères : tant qu'il me restera du pain et une chambre, je partagerai tout avec vous. Venez ici, et nous vaincrons ou nous périrons ensemble. » Il venait alors, messieurs, de vous adresser lui-même un mémoire et se présentait à vos suffrages comme candidat à la pension Suard. Sans m'en rien dire, il se proposait, s'il obtenait la préférence sur ses amis, de m'abandonner la jouissance de cette pension, se réservant pour lui-même la gloire du titre et l'exploitation des avantages précieux qui y sont attachés. « Si je suis nommé au mois d'août, me disait-il sans expliquer davantage, notre carrière s'ouvrira au mois d'août. » Je volai à son appel, et, ce fut pour le voir, saisi par le choléra, consumer pour moi jusqu'à ses dernières ressources, arriver aux portes de la mort sans qu'il me fût possible de lui continuer mes soins. Le manque d'argent ne nous permettait plus de rester unis ; il fallut se séparer et je l'embrassai pour la dernière fois. Le 25 janvier dernier, je fis une heure de méditation sur sa tombe.

50 francs dans ma poche, un sac sur le dos, et mes cahiers de philosophie pour provisions, je me dirigeai vers le Midi de la France... Mais, messieurs, ce serait abuser de votre patience, que de venir vous détailler ici, par le menu et dans l'ordre chronologique, tout ce que j'ai souffert dans mon corps et dans mon cœur. Que vous importe, après tout, que j'ai été plus ou moins secoué par la fortune ? Il ne suffit pas, pour mériter votre choix, de n'avoir que de la misère à offrir, et vos suffrages ne cherchent point un aventurier. Cependant, si je ne découvre pas ma calamiteuse existence, qui me recommandera à votre attention ? Qui parlera pour moi ? Telle a été jusqu'à ce jour, telle est encore ma vie : habitant les ateliers, témoin des vices et des vertus populaires, mangeant mon pain gagné chaque jour à la sueur de mon front, obligé avec mes modiques appointements, d'aider ma famille et de contribuer à l'éducation de mes frères, au milieu de tout cela, méditant, philosopant, recueillant les moindres choses des observations imprévues.

Fatigué de la condition précaire et misérable d'ouvrier, je voulus à la fin essayer, conjointement avec un de mes confrères, de réorganiser un petit établissement d'imprimerie. Les minces économies des deux amis furent mises en commun, et toutes les ressources de leurs familles jetées à cette loterie. Le jeu perfide des affaires a trompé notre espoir : ordre, travail, économie, rien n'a servi ; des deux associés, l'un est allé au coin d'un bois mourir d'épuisement et de désespoir, l'autre n'a plus qu'à se repentir d'avoir entamé le dernier morceau de son père... <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> *Id.*, p. 54.

## § II. - Les débuts dans la vie

### 1. - La candidature à la pension Suhard

[Retour à la table des matières](#)

... <sup>1</sup> Pardon, encore une fois, messieurs, si, au lieu d'exposer des titres réels à votre bienveillance, je ne vous montre que mon infortune. Inconnu à la plupart d'entre vous, j'ai dû, ce me semble, vous dire ce que j'ai été, ce que je suis. Ce n'est pas, au reste, sans quelque répugnance que j'ai consenti à vous raconter quelques circonstances de ma vie, et à vous dévoiler l'état habituel de mon esprit et de mon caractère. De telles confidences ne me paraissent bien placées qu'entre égaux et amis. « Eh bien ! me dit un homme que j'aime et révère, voulez plaire à MM. de l'Académie ? parlez-leur comme à des amis. » Se serait-il trompé, et ma confiance me tournerait-elle à mal ?

En 1836-1837, une longue maladie m'ayant obligé d'interrompre mon travail d'atelier, je me remis à l'étude. Quelques essais assez heureux de critique et de philosophie sacrée avaient donné un nouvel essor à mes instincts littéraires et déterminé mon penchant aux spéculations philosophiques: Dans les insomnies de la fièvre, et les loisirs d'une laborieuse convalescence, je me livrai à des recherches de grammaire qui me parurent assez importantes pour mériter votre examen. Deux exemplaires de mon ouvrage vous furent adressés; mais les immenses travaux de votre savante compagnie ont seuls jusqu'ici, du moins j'ose le présumer, retardé votre jugement.

Si pourtant la faible composition qui vous est soumise pouvait répondre de celles que je prépare; si l'exposé de mes premiers aperçus garantissait suffisamment la justesse des idées que j'élabore ; si vous désiriez, messieurs, voir mener à fin des études neuves et fécondes, serait-il permis à celui qui, déjà, depuis un an, s'est constitué votre justiciable, de compter un peu plus sur votre indulgente bienveillance que sur les espérances douteuses de son talent et les égards dus à l'extrême modicité de sa fortune ?

Chercher à la psychologie de nouvelles régions, à la philosophie de nouvelles voies ; étudier la nature et le mécanisme de l'esprit humain dans la plus apparente et la plus saisissable de ses facultés, la parole ; déterminer d'après l'origine et les procédés du langage, la source et la filiation des croyances humaines, appliquer, en un mot, la grammaire à la métaphysique et à la morale, et réaliser une pensée qui tourmente de profonds génies, qui préoccupait Fallot, que poursuit notre Pauthier : telle est, messieurs, la tâche que je m'imposerais, si vous m'accordiez des livres et du temps ; des livres surtout ! Le temps ne me manquera jamais.

---

<sup>1</sup> *Lettre de candidature à la Pension Suhard*, éd. Rivière, p. 14.

Après toutes les vicissitudes de mes idées et la longue parturition de mon âme, j'ai dû finir, j'ai fini par me créer un système complet et lié de croyances religieuses et philosophiques, système que je puis réduire à cette simple formule :

*Il existe d'origine surhumaine, une philosophie ou religion primitive, altérée dès avant toutes les époques historiques et dont les cultes des différents peuples ont tous conservé des vestiges authentiques et homologues. La plupart des dogmes chrétiens eux-mêmes ne sont que l'expression sommaire d'autant de propositions démontrables ; et l'on peut, par l'étude comparée des systèmes religieux, par l'examen attentif de la formation des langues, et indépendamment de toute autre révélation, constater la réalité des vérités que la foi catholique impose, vérités inexplicables en elles-mêmes, mais accessibles à l'entendement. De ce principe peut être déduite, par une série de conséquences rigoureuses, une philosophie traditionnelle dont l'ensemble constituera une science exacte.*

Tel est aujourd'hui, messieurs, le compendium de ma profession de foi.

Né et élevé au sein de la classe ouvrière, lui appartenant encore par le cœur et les affections, et surtout par la communauté des souffrances et des vœux, ma plus grande joie, si je réunissais vos suffrages, serait, n'en doutez pas, messieurs, de pouvoir désormais travailler sans relâche, par la science et la philosophie, avec toute l'énergie de ma volonté et toutes les puissances de mon esprit, à l'amélioration morale et intellectuelle de ceux que je me plais à nommer mes frères et mes compagnons, de pouvoir répandre parmi eux les semences d'une doctrine que je regarde comme la loi du monde moral ; et, en attendant le succès de mes efforts, dirigés par votre prudence, de me trouver déjà, en quelque sorte, comme leur représentant auprès de vous.

Mais quel que soit votre choix, messieurs, je m'y sou mets d'avance et j'y applaudis ; à l'exemple d'un ancien, je me réjouirais que vous eussiez trouvé un plus méritant que moi: Proudhon, accoutumé dès l'enfance à aiguïser son courage contre l'adversité, n'aura jamais l'orgueil de se croire un génie dédaigné et méconnu... <sup>1</sup>.

## 2. - Sa vie à Paris

... <sup>2</sup> J'ai pris le parti de renoncer aux cours publics que je regarde comme un luxe national complètement inutile. Je pourrai quelque jour vous régaler des niaiseries qui s'y débitent. J'en ai pris des notes... Je vais me préparer tout doucement au grade de licencié ès lettres ; je fais en attendant un peu de philosophie et de grammaire ; je traduis Isaïe et Andrezel et je commencerai incessamment l'allemand et le sanscrit... <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Id.*, p. 16.

<sup>2</sup> *Lettre à M. Perennes du 9 décembre 1938, Correspondance*, t. I, p. 73.

<sup>3</sup> *Id.*, *ibid.*

...<sup>1</sup> Pour le moment, je fréquente les bibliothèques, rien de plus. Je m'occupe en outre de me placer comme correcteur à quelque journal ; c'est un travail qui se fait le soir de huit à douze et qui doublerait mon traitement. Avec cela, je commencerais à respirer... Mais je ne tiens rien. J'ai fait prendre note de moi à plusieurs personnes, à M. Berryer entre autres; et en attendant, j'aviserai encore à autre chose. Si j'étais assez naïf pour oublier ma subsistance sur la foi de la pension Suhard, je n'aurais pas dans six mois un morceau de pain.

Je pourrais choisir d'autres voies de me pousser et de me faufiler ; je ne le veux pas. Je refuse d'aller aux soirées de M. Droz, de voir M. Nodier, M. Baguet, M. Jouffroy, etc. ..., et je n'y mettrai pas le pied. Ma façon de voir et d'agir tient un peu, vous le savez, de l'obstination ; soit. Si je vaudrais quelque chose, ce n'est pas par là. Ma nomination à l'Académie n'a pas effacé mes souvenirs, et, ce que j'ai haï, je le haïrai toujours. Je ne suis pas ici pour devenir un savant, un littérateur homme du monde : j'ai des projets tout différents...<sup>2</sup>.

...<sup>3</sup> « Mon cher Bergmann, je t'écris dans l'amertume de mon âme. Tu me demandes si je suis content ? Tu m'as cru pauvre l'année dernière ; cette année, si tu viens à Paris, tu me verras indigent. Je n'ai pour vivre qu'une pension de 1.500 francs ; elle est toujours mangée d'avance pour un cinquième, et, du reste, les deux tiers sont emportés par mes créanciers et ma famille. J'aurais 250 francs pour vivre du 20 mars prochain au 20 septembre. J'ai beau lire, écrire, étudier, je suis opprimé, consterné, flétri. Tantôt je regarde la Seine, en passant sur les ponts; d'autres fois, je songe à me faire voleur. Le sentiment de ma misère est tel que, si demain, j'arrivais à la fortune, le cauchemar qui me poursuit ne me quitterait pas de deux ans. Je ne travaille que pour recueillir des mépris et des malédictions ; mon malheur veut qu'au lieu d'apprendre aux autres des choses qui les amusent et leur plaisent, je n'aurai que de tristes vérités à leur dire, qui me feront haïr et bafouer. Je ne sais rien autre chose pourtant. Faut-il que je me taise ? Je ne le puis : je suis entraîné à boire ce calice qui me fait horreur et que toutes les délices ne m'empêcheraient pas d'avalier... Je n'ai personne avec qui je puisse m'entretenir de mes études ; personne... »

Si j'étais professeur en Sorbonne, dans six mois je serais un Dieu pour ce sot pays de France; cela est aussi sûr que je te l'écris, je ne suis rien, et avec toutes les mille bouches de la presse, il me sera impossible de faire comprendre au peuple des choses plus claires que l'arithmétique. Je les dirai pourtant ; j'y perdrai la bienveillance de ceux qui se font mes protecteurs, j'en deviendrai moi-même plus difficile et plus intraitable et mes douleurs en seront doublées. Que ne suis-je mort, enterré ! Car je ne pourrai jamais souhaiter de n'avoir pas plus de pensée qu'une huître ou qu'un gros bourgeois. Plutôt la mort mille fois que la vie sans réflexion !...<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Lettre à M. Maurice, du 17 décembre 1838, *Correspondance*, t. I, p. 76.

<sup>2</sup> *Id.*, *ibid.*

<sup>3</sup> Lettre à M. Bergmann, du 22 février 1840, *Correspondance*, t. I, p. 187.

<sup>4</sup> *Id.*, p. 108.

... <sup>1</sup> Au feu de l'épreuve, mon âme s'épure et je me détache de tout esprit de propriété scientifique et littéraire aussi bien qu'industrielle : savoir avec certitude, le dire avec force, clarté et précision, c'est le seul bien auquel j'aspire, la dernière grâce que je demande à Dieu puisqu'il me refuse tous les autres avantages.

Dans six mois, je serai de retour à Besançon, peut-être même avant, s'il faut que je m'imprime. Je reprendrai ma vie mi-partie de lecture et de méditation et de travail manuel ; je ne suis bien que comme cela... <sup>2</sup>.

### 3. – Ses amis

[Retour à la table des matières](#)

... <sup>3</sup> « Non, je n'attends rien ni du public qui ne me connaîtra jamais parce que la barrière qui m'en sépare est infranchissable ; ni de mes patrons parce que ce sont des poltrons, des égoïstes et des corps sans intelligence ; ni des hommes spéciaux qui pourraient m'entendre, mais que l'esprit de propriété littéraire et philosophique étouffe ; ni enfin des trompettes de l'opinion publique, parce qu'elles ne comprendront jamais de moi autre chose, sinon que je les hais et les méprise. Mais je compterai toujours quelques âmes pures parmi mes amis, et parmi ces âmes pures, quelques hautes intelligences. Crois-tu que j'ambitionne davantage ?

J'accepte avec reconnaissance l'offre de 50 francs que tu me fais pour la publication de mon livre; au cas où je ne trouverai pas de libraire, je frapperai sur tous mes amis et connaissances une contribution; je les prendrai dans un guet-apens, car il faut que ce que je sais, je le dise. Je te remercie de la moitié de ton mois, je n'en ai pas besoin présentement car il est inutile que j'aie de l'avance. Si, vers la fin de juin, mes finances alors épuisées n'ont pu se renouveler par rien, alors je te promets de m'adresser à toi ; jusque là, garde je te prie un argent dont je puis me passer. Je voudrais t'embrasser en te disant cela, pour te mieux prouver qu'en différant de t'emprunter, je ne prends pas un détour pour exprimer mon refus.

S'il est besoin de faire quelques courses et visites pour tes affaires, tout mauvais solliciteur que je suis, je te serais obligé de n'en pas charger d'autre ; ainsi, use largement de mon loisir et de mes jambes... <sup>4</sup>.

Mon cher Bergmann <sup>5</sup>, je ne puis m'empêcher d'être touché jusqu'au fond de l'âme des témoignages si vifs de ton amitié ; j'y retrouve toute la chaleur, toute l'effusion de Fallot qui savait comme toi être et se montrer ami. Je ne

<sup>1</sup> *Id.*, p. 190.

<sup>2</sup> *Id.*, *ibid.*

<sup>3</sup> *Lettre à M. Bergmann, du 9 février 1840, Correspondance*, t. I, p. 176.

<sup>4</sup> *Id.*, p. *Lettre à M. Bergmann, du 3 mai 1840, Correspondance*, éd. Lacroix, t. I, p. 210.. 177.

<sup>5</sup>

suis pas heureux sans doute mais pas un riche, pas un de ces heureux du siècle n'aura été aussi bien partagé que je le suis du côté de l'amitié : « j'ai pleuré déjà de vrais amis frappés par la mort, j'en conserve de plus nombreux et, s'il est possible, de plus dévoués... <sup>1</sup>.

#### 4. - Son premier amour

[Retour à la table des matières](#)

... <sup>2</sup> Je sais aujourd'hui ce qui rendait à vingt ans mon âme si pleine, si aimante, si ravie ; ce qui rendait pour moi la femme si angélique, si divine, ce qui dans mes rêves d'amour (où la foi à Dieu, à l'immortalité de l'âme, aux pratiques religieuses se mêlait, se combinait si intimement avec la foi à un amour infini), me rendait si précieux ma religion en m'y intéressant d'une façon si douce, en me la faisant aimer d'amour. L'identité des actions solidarisait ici toutes les parties d'un système.

J'étais chrétien parce qu'amoureux, amoureux parce que chrétien, je veux dire parce que religieux. La religion, en effet, c'est la foi à l'absolu, dans tous les ordres de la connaissance et de la sensibilité... <sup>3</sup>.

... <sup>4</sup> les premières amours qui, dans les âmes chastes, laissent des traces si profondes, ont souvent le mérite de préparer un bonheur plus solide pour un second attachement. En général, mon cher ami, les jeunes amants ne savent pas être heureux de leur amour et jouir convenablement d'eux-mêmes; ils s'adorent assez naïvement ; mais leur âme a plus de vivacité et de flamme que de vraie chaleur ; souvent, ils s'ignorent et ne savent pas tout ce qu'ils valent. Réciproquement, en un mot, l'art, le savoir manquent à leur passion... Allons, mon ami, courage... Tu auras mieux que ce qui t'échappe si tu ne renonces pas sottement à ce qui t'est dû. D'où suis-je si savant, demanderas-tu, moi qui n'ai point de femme ? C'est d'avoir eu très jeune un amour honnête et d'avoir vieilli par dessus. Dans quelque temps, tu en sauras autant que moi... <sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> *Id., ibid.*

<sup>2</sup> *Carnets de 1846, cité par E. Dolléans, op. cit., p. 49.*

<sup>3</sup> *Id., ibid.*

<sup>4</sup> *Lettre à M. Bergmann du 11, janvier 1841, Correspondance, t. I, p. 260.*

<sup>5</sup> *Id., p. 261.*

### § III. - Premiers ouvrages

#### 1. - Qu'est-ce que la propriété ?

[Retour à la table des matières](#)

... <sup>1</sup> Voici quel sera le titre de mon nouvel ouvrage sur lequel je désire que tu gardes le secret : *Qu'est-ce que la propriété ? C'est le vol ou Théorie générale de l'égalité politique, civile et industrielle*. Je le dédierai à l'Académie de Besançon. Ce titre est effrayant ; mais il n'y aura pas moyen de mordre sur moi ; je suis un démonstrateur, j'expose des faits : on ne punit plus aujourd'hui pour dire, sans blesser personne, des réalités même fâcheuses. Mais si le titre est alarmant, ce sera bien pis de l'ouvrage. Si j'ai un éditeur habile et remuant, tu verras bientôt le public dans la consternation.

Prie Dieu que j'aie un libraire ; c'est peut-être le salut de la Nation.

Je te parle avec ma franchise accoutumée ; tu sais que je n'aime pas la fausse modestie ; avec toi, qui es mon ami, tout autre langage me semblerait hypocrisie et mensonge... <sup>2</sup>

#### 2. - Proudhon, commis batelier

Mon cher Ackermann <sup>3</sup>, votre dernier billet, daté du 8 juillet dernier, m'est parvenu le 15 de ce mois ; ainsi les occasions que vous prenez pour m'écrire ne sont pas plus diligentes que mes intermédiaires.

La vignette qui décore la tête de ma lettre vous fera connaître mon adresse, ce que je fais et où je suis. J'ai vendu mon imprimerie, je suis sorti de ma boutique le 1<sup>er</sup> mars dernier, avec 20.000 francs de passif et 10.000 francs d'actif; voilà où je suis arrivé après quinze ans de travail et d'études.

De nos livres, nous en parlerons tout à l'heure.

En remettant ma déplorable industrie, je me suis trouvé si serré et si sec que force m'a été d'entrer dans un bureau en qualité de commis pour subvenir immédiatement aux besoins les plus pressés de mon existence. Je suis commis batelier à Lyon ; je passe mes journées avec des mariniers, des crocheteurs, des charretiers, des négociants, des commissionnaires, des chauffeurs, etc., etc. ... tantôt dans mon bureau, tantôt à bord de notre remorqueur « Le Dra-

<sup>1</sup> Lettre à M Bergmann, du 22 janvier 1840, *Correspondance*, t. I, p. 190.

<sup>2</sup> *Id.*, p. 191.

<sup>3</sup> Lettre à M. Ackermann, du 20 septembre 1847, *Correspondance*, t. III, p. 100.

gon », l'un des plus forts bateaux à vapeur qui soient sur la Saône. Là je multiplie mes observations et j'achève *ab experto* mon cours d'économie politique, commencé avec A. Smith et Say. Mon temps ne sera pas perdu. Après avoir été, comme industriel, tué par la concurrence, je contribue à mon tour à en écraser d'autres ; et vous n'imaginerez jamais l'effet terrible que produit une théorie savante, employée au mode destructeur. Comme je suis le principal et même l'unique conseiller de mes patrons, j'ai tout loisir d'appliquer mes idées d'organisation, et j'en profite pour faire des expériences sur les concurrents mal intentionnés, *in anima vili*. Entre temps, je fais, des brochures sur des matières administratives ; des pétitions au ministre ; des requêtes au préfet; je fournis de notes les bureaux du ministère ; en un mot, si le pouvoir savait l'auxiliaire puissant qu'il a en moi, au lieu de me faire surveiller, il me pensionnerait... <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> *Id.*, p. 101.

## Section II

# La maturité

### § I. - Proudhon et Marx <sup>1</sup>

#### I. - Lettre de Marx à Proudhon

Mon cher Proudhon <sup>2</sup>,

[Retour à la table des matières](#)

Je m'étais proposé bien souvent de vous écrire, depuis que j'ai quitté Paris ; des circonstances indépendantes de ma volonté m'en ont empêché jusqu'à présent. Je vous prie de croire qu'un surcroît de besogne, les embarras d'un changement de domicile, etc. ... sont les seuls motifs de mon, silence.

Et maintenant surtout sautons *in medias res*. Conjointement avec deux de mes amis, Frédéric Engels et Philippe Gigot - (tous deux à Bruxelles) -- j'ai organisé avec les communistes et socialistes allemands une correspondance suivie, qui devra s'occuper et de la discussion de questions scientifiques, et de la surveillance à exercer sur les écrits populaires, et de la propagande socialiste qu'on peut faire en Allemagne par ce moyen. Le but principal de notre correspondance sera pourtant celui de mettre les socialistes allemands en rapport avec les socialistes français et anglais ; de tenir les étrangers au courant des mouvements socialistes qui se seront opérés en Allemagne et d'informer les Allemands en Allemagne des progrès du socialisme en France et en Angleterre. De cette manière, les différences d'opinion pourront se faire jour ; on arrivera à un échange d'idées et à une critique impartiale. C'est là un pas, que le mouvement social aura fait dans son expression littéraire, afin de se débarrasser des limites de la nationalité. Et au moment de l'action, il est certainement d'un grand intérêt pour chacun d'être instruit de l'état des affaires à l'étranger aussi bien que chez lui.

---

<sup>1</sup> On trouve le texte des lettres historiques échangées entre Marx et Proudhon, en appendice aux *Confessions d'un révolutionnaire*, éd. Rivière, ap. III p. 432-437.

<sup>2</sup> *Lettre datée de Bruxelles, 5 mai 1846, id.*, p. 432.

Outre les communistes en Allemagne notre correspondance comprendra aussi les socialistes allemands à Paris et à Londres. Nos rapports avec l'Angleterre sont déjà établis : quant à la France, nous croyons tous que nous ne pouvons y trouver un meilleur correspondant que vous : vous savez que les Anglais et les Allemands nous ont jusqu'à présent mieux appréciés que vos propres compatriotes.

Vous voyez donc qu'il ne s'agit que de créer une correspondance régulière, et de lui assurer les moyens de poursuivre le mouvement social dans les différents pays, d'arriver à un intérêt riche et varié comme le travail d'un seul ne pourra jamais le réaliser.

Si vous voulez accéder à notre proposition, les frais de port des lettres qui vous seront envoyées comme de celles que vous nous enverrez seront supportés ici, les collectes faites en Allemagne étant destinées à couvrir les frais de la correspondance.

L'adresse à laquelle vous écrirez ici, est celle de M. Philippe Gigot, 8, rue Bodendrock. C'est lui qui aura également la signature des lettres de Bruxelles.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que, toute cette correspondance exige de votre part le secret le plus absolu ; en Allemagne nos amis doivent agir avec la plus grande circonspection pour éviter de se compromettre.

Répondez-nous bientôt et croyez à l'amitié bien sincère de

Votre tout dévoué,  
Charles Marx.  
Bruxelles, 5 mai 1846.

P.-S. - Je vous dénonce ici M. Grün, à Paris. Cet homme n'est qu'un chevalier d'industrie littéraire, un espèce de charlatan qui voudrait faire le commerce d'idées modernes. Il tâche de cacher son ignorance sous des phrases pompeuses et arrogantes, mais il n'est parvenu qu'à se rendre ridicule par son galimatias. De plus, cet homme est *dangereux*. Il *abuse* de la connaissance qu'il a établie avec des auteurs de renom, grâce à son impertinence, pour s'en faire un piédestal et les compromettre vis-à-vis du public allemand. Dans son livre sur les socialistes français, il ose s'appeler le professeur (*Privatdocent*, dignité académique en Allemagne) de Proudhon, prétend lui avoir dévoilé les axiomes importants de la science allemande, et blague sur ses écrits. Gardez-vous donc de ce parasite. Peut-être vous reparlerai-je plus tard de cet individu.

Je profite avec plaisir de l'occasion qui m'est offerte pour vous assurer combien il m'est agréable d'entrer en relation avec un homme aussi distingué que vous. En attendant, permettez-moi de vous dire

Votre tout dévoué,  
Philippe Gigot.

Quant à moi, je ne peux qu'espérer que vous, monsieur Proudhon, approuverez le projet que nous venons de vous proposer, et que vous aurez la complaisance de ne pas nous refuser votre coopération. En vous assurant du profond respect que vos écrits m'ont inspiré pour vous, je suis

Votre tout dévoué,  
Frédéric Engels <sup>1</sup>.

## 2. – Réponse de Proudhon à Marx

[Retour à la table des matières](#)

... <sup>2</sup> Mon cher monsieur Marx, je consens volontiers à devenir l'un des aboutissants de votre correspondance, dont le but et l'organisation me semblent devoir être très utiles. Je ne vous promets pas pourtant de vous écrire ni beaucoup ni souvent : mes occupations de toute nature, jointes à une paresse naturelle, ne me permettent pas ces efforts épistolaires. Je prendrai aussi la liberté de faire quelques réserves, qui me sont suggérées par divers passages de votre lettre.

D'abord, quoique mes idées en fait d'organisation et de réalisation soient en ce moment tout à fait arrêtées, au moins pour ce qui regarde les principes, je crois qu'il est de mon devoir, qu'il est du devoir de tout socialiste, de conserver pour quelque temps encore la forme critique ou dubitative ; en un mot, je fais profession avec le public, d'un anti-dogmatisme économique, presque absolu.

Cherchons ensemble, si vous voulez, les lois de la société, le mode dont ces lois se réalisent, le progrès suivant lequel nous parvenons à les découvrir; mais, pour Dieu ! après avoir démoli tous les dogmatismes *a priori*, ne songeons point à notre tour, à endoctriner le peuple; ne tombons pas dans la contradiction de votre compatriote Martin Luther, qui, après avoir renversé la théologie catholique, se mit aussitôt, à grand renfort d'excommunications et d'anathèmes, à fonder une théologie protestante. Depuis trois siècles, l'Allemagne n'est occupée que de détruire le replâtrage de M. Luther ; ne taillons pas au genre humain une nouvelle besogne par de nouveaux gâchis. J'applaudis de tout mon cœur à votre pensée de produire au jour toutes les opinions ; faisons-nous une bonne et loyale polémique ; donnons au monde l'exemple d'une tolérance savante et prévoyante, mais, parce que nous sommes à la tête d'un mouvement, ne nous faisons pas les chefs d'une nouvelle intolérance, ne nous posons pas en apôtres d'une nouvelle religion ; cette religion fût-elle la religion de la logique, la religion de la raison. Accueillons, encourageons toutes les protestations ; flétrissons toutes les exclusions, tous les mysticismes

<sup>1</sup> *Id.*, p. 434.

<sup>2</sup> *Lettre datée de Lyon, 17 mai 1846, id.*, p. 434.

; ne regardons jamais une question comme épuisée, et quand nous aurons usé jusqu'à notre dernier argument, recommençons s'il faut, avec l'éloquence et l'ironie. À cette condition, j'entrerai avec plaisir dans votre association, sinon, non!

J'ai aussi à vous faire quelque observation sur ce mot de votre lettre: *Au moment de l'action*. Peut-être conservez-vous encore l'opinion qu'aucune réforme n'est actuellement possible sans un coup de main, sans ce qu'on appelait jadis une révolution, et qui n'est tout bonnement qu'une secousse. Cette opinion que je conçois, que j'excuse, que je discuterais volontiers, l'ayant moi-même longtemps partagée, je vous avoue que mes dernières études m'en ont fait complètement revenir. Je crois que nous n'avons pas besoin de cela polir réussir ; et qu'en conséquence, nous ne devons pas poser *l'action révolutionnaire* comme moyen de réforme sociale, parce que ce prétendu moyen serait tout simplement un appel à la force, à l'arbitraire, bref, une contradiction. Je me pose ainsi le problème : *faire rentrer dans la société, par une combinaison économique, les richesses qui sont sorties de la société par une autre combinaison économique*. En autres termes, tourner en économie politique, la théorie de la propriété, contre la propriété, de manière à engendrer ce que vous autres socialistes allemands appelez communauté, et que je me bornerai, pour le moment, à appeler *liberté, égalité*. Or, je crois savoir le moyen de résoudre, à court délai, ce problème je préfère donc faire brûler la propriété à petit feu, plutôt que de lui donner une nouvelle force, en faisant une Saint-Barthélemy des propriétaires.

Mon prochain ouvrage, qui en ce moment est à moitié de son impression, vous en dira davantage.

Voilà, mon cher philosophe, où j'en suis, pour le moment ; sauf à me tromper, et, s'il y a lieu, à recevoir la fêrule de votre main, ce à quoi je me sou mets de bonne grâce, en attendant ma revanche. Je dois vous dire en passant que telles me semblent être aussi les dispositions de la classe ouvrière de France ; nos prolétaires ont si grand soif de science, qu'on serait fort mal accueilli d'eux, si on n'avait à leur présenter à boire que du sang. Bref, il serait à mon avis, d'une mauvaise politique pour nous de parler en exterminateurs ; les moyens de rigueur viendront assez ; le peuple n'a besoin pour cela d'aucune exhortation.

Je regrette sincèrement les petites divisions qui, à ce qu'il paraît, existent déjà dans le socialisme allemand, et dont vos plaintes contre M. Grün m'offrent la preuve. Je crains bien que vous n'ayez vu cet écrivain sous un jour faux ; j'en appelle, mon cher Marx, à votre sens rassis. Grün se trouve exilé, sans fortune avec une femme et deux enfants, n'ayant pour vivre que sa plume. Que voulez-vous qu'il exploite pour vivre, si ce n'est les idées modernes ? Je comprends votre courroux philosophique, et je conviens que la sainte parole de l'humanité ne devrait jamais faire la matière d'un trafic ; mais je ne veux voir ici que le malheur, l'extrême nécessité, et j'excuse l'homme. Ah ! si nous étions tous millionnaires, les choses se passeraient mieux ; nous serions des saints et des anges. Niais, il faut vivre ; et vous savez que ce mot n'exprime pas encore, tant s'en faut, l'idée que donne la théorie pure de l'association. Il faut vivre, c'est-à-dire acheter du pain, du bois, de la viande, payer un maître

de maison ; et ma foi ! celui qui vend des idées sociales n'est pas plus indigne que celui qui vend un sermon. J'ignore complètement si Grün s'est donné lui-même comme étant mon précepteur; précepteur de quoi ? je ne m'occupe que d'économie politique, chose dont il ne sait à peu près rien je regarde la littérature comme un jouet de petite fille ; et quant à ma philosophie, j'en sais assez pour avoir le droit de m'en moquer à l'occasion. Grün ne m'a rien dévoilé du tout ; s'il l'a dit, il a dit une impertinence dont je suis sûr qu'il se repent.

Ce que je sais et que j'estime plus que je ne blâme un petit accès de vanité, c'est que je dois à M. Grün ainsi qu'à son ami Ewerbeck la connaissance que j'ai de vos écrits, mon cher monsieur Marx, de ceux de M. Engels, et de l'ouvrage si important de Feuerbach. Ces messieurs, à ma prière, ont bien voulu faire quelques analyses pour moi en français (car j'ai le malheur de ne point lire l'allemand) des publications socialistes les plus importantes ; et c'est à leur sollicitation que je dois insérer (ce que j'eusse fait de moi-même, au reste) dans mon prochain ouvrage, une mention des ouvrages de MM. Marx, Engels, Feuerbach, etc. Enfin, Grün et Ewerberck travaillent à entretenir le feu sacré chez les Allemands qui résident à Paris, et la déférence qu'ont pour ces messieurs les ouvriers qui les consultent me semble un sûr garant de la droiture de leurs intentions.

Je vous verrais avec plaisir, mon cher monsieur Marx, revenir d'un jugement produit par un instant d'irritation ; car vous étiez en colère lorsque vous m'avez écrit. Grün m'a témoigné le désir de traduire mon livre actuel; j'ai compris que cette traduction précédant toute autre lui procurerait quelque secours ; je vous serais donc obligé, ainsi qu'à vos amis, non pour moi, mais pour lui, de lui prêter assistance dans cette occasion, en contribuant à la vente d'un écrit qui pourrait sans doute avec votre secours, lui donner plus de profit qu'à moi.

Si vous vouliez me donner l'assurance de votre concours, mon cher monsieur Marx, j'enverrais incessamment mes épreuves à M. Grün, et je crois, nonobstant vos griefs personnels dont je ne veux pas me constituer le juge, que cette conduite nous ferait honneur à tous.

Votre tout dévoué.  
Mille amitiés à vos amis, MM. Engels et Gigot <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> *Id.*, p. 437.

## § II. - La Révolution de 1848

### 1. – La participation à la révolution de 1848

[Retour à la table des matières](#)

Mon cher Maurice <sup>1</sup>, je pense vous faire plaisir en vous donnant de mes nouvelles, au milieu de cette effroyable bagarre. Une révolution est chose dont la curiosité peut venir, quand on en juge sur des récits, mais qui vous fatigue prodigieusement l'esprit par la confusion et le vide, quand on est témoin. Vous connaîtrez les circonstances de l'événement par les journaux et la nomination du gouvernement provisoire. Je me borne à vous faire part de quelques détails particuliers et de mes impressions personnelles ; cela complétera pour vous l'histoire du 24 février 1848.

Les fautes d'O. Barrot et de l'opposition qui le suivait ont été énormes, et l'événement a prouvé une fois de plus combien ces gens-là sont aveugles. C'était une faute de provoquer, sous prétexte de banquet, une véritable insurrection ; c'en fut une bien plus grande de reculer après la provocation. Sans cette reculade, O. Barrot et son parti pourraient revendiquer l'honneur de la journée, qui appartient incontestablement aujourd'hui au parti républicain. Mais tout a été absurde dans la conduite de l'opposition.

Le lundi matin, elle annonce que le banquet aura lieu. Aussitôt l'insurrection s'organise.

Le lundi soir le banquet est contremandé, et l'insurrection persiste.

Le mardi, promenade universelle dans Paris. L'opposition est vivement accusée de lâcheté. Pour se racheter de cette faute, elle met le ministère en accusation ; c'était souffler sur le feu. Les barricades commencent, et le ministère donne sa démission ; on croit que tout est fini ; mais Louis-Philippe marchandé ; il nomme Thiers et Molé. On trouve que cela ne suffit pas et l'on continue à se tirer des coups de fusil.

Les choses en étaient là le jeudi, quand, sur l'insistance des insurgés, O. Barrot est nommé ministre et chargé d'apaiser l'émeute. Mais O. Barrot était dépopularisé ; une proclamation signée de lui, on ne peut plus ridicule, achève de le déconsidérer. En même temps, ce grand parleur, grand imbécile, qui avait 80.000 hommes pour appuyer son avènement, donne ordre de faire retirer les troupes ; c'était laisser le champ libre à l'insurrection. Aussi le peuple avançait toujours, tant et si bien, que, hier, à 3 heures, les Tuileries étaient en son pouvoir. En ce moment Louis-Philippe abdiquait et O. Barrot espérait encore ; les paroles qu'il prononce à la tribune, et dans lesquelles il est assez

<sup>1</sup> *Lettre à M. Maurice, du 25 février, 1848, Correspondance, t. IV, p. 278.*

maladroit pour parler de guerre civile, font rire de pitié. L'émeute entrainait au Palais-Bourbon. Qui donc veut la guerre civile, lui pouvait-on dire alors, si ce n'est vous ?

À 5 heures, la République, timide la veille, peu rassurée le matin, et qui, à 2 heures, ne croyait pas à elle-même, était proclamée.

Ainsi la Révolution, faite par une imperceptible minorité, repousse du pied ses vrais auteurs ; il en sera des députés de l'opposition comme des 221 de Charles X, qui, eux aussi, ont fait une révolution sans le vouloir. Ils seront éliminés, et ce sera justice.

La République est placée sous la tutelle de quelques honnêtes gens et de blagueurs de première force, mais d'une incapacité rare. Le 24 février a été fait sans idée ; il s'agit de donner au mouvement une direction, et déjà je le vois se perdre dans le vague des discours. Je ne voudrais pas trop être pessimiste, d'autant plus que j'ai pris part à l'action ; mais enfin, l'heure de la fièvre passée, je me remets philosophiquement à réfléchir ; et, pendant que les intrigants, qui ne croyaient à rien il y a trois jours, partagent la victoire, moi qui avais tout prévu, et qui étais prévenu, je regrette que les choses n'aient pu s'arranger autrement. Certes, le progrès de la France s'accomplira, quoi qu'il arrive, par la République ou autrement ; mais il aurait pu s'accomplir tout aussi bien avec le gouvernement déchu tel quel, et coûter beaucoup moins. Ah ! certes, le grand malheur de M. Guizot est de n'avoir pu dire à la face du monde combien il était désabusé des fictions représentatives, monarchiques et autres ; là était, selon moi, le secret de sa politique, et comme, en fin de compte c'est l'opinion contraire qui l'emporte (puisque une république, c'est toujours de la représentation et des guerres de tribune), la révolution qui vient de s'accomplir pourrait bien être une mystification de plus. Vous savez, mon cher Maurice, quel cas je fais de ces pauvretés politiques, qu'on appelle pompeusement les droits imprescriptibles du peuple : le suffrage universel, le gouvernement des majorités, le régime parlementaire, etc., etc. ... Je cherche quelque chose de plus positif, et c'est pour cela que tout en estimant peu le système vaincu hier, je n'ai pas grande foi au système d'aujourd'hui.

Mais il faut vous dire ce que je suis devenu.

Dès le matin, hier jeudi, je me mis en campagne, et j'ai commencé ma reconnaissance. Plus de 500 barricades coupent les rues et carrefours de Paris : c'est un labyrinthe de 500 Thermopyles. Vers midi, ayant tout bien vu, je me rendis au bureau de la *Réforme*, rue Jean-Jacques-Rousseau, près de l'hôtel des Postes. Le comité radical qui, la veille, ne demandait que le retrait des lois de septembre, avec quelques autres broutilles insignifiantes ; qui, hier matin, y ajoutait la réforme électorale sur de larges bases ; qui, à midi, réclamait de plus l'organisation du travail, avec je ne sais quelle autre platitudo, à 2 heures parlait de proclamer la République. Après que le président Flocon nous eût réconfortés d'une citation de Robespierre, comme un capitaine qui fait une distribution d'eau-de-vie à ses soldats, je fus chargé d'aller composer chez un imprimeur ces gros mots :

*Citoyens, Louis-Philippe vous fait assassiner comme Charles X ; qu'il aille rejoindre Charles X !*

Ce fut, je crois, la première manifestation républicaine. « Citoyen, me dit le père Flocon à l'imprimerie où je travaillais, vous occupez un poste révolutionnaire ; nous comptons sur votre patriotisme. » - Vous pouvez compter, lui dis-je en riant, que je ne quitterai ma besogne qu'après l'avoir faite.»

Un quart d'heure après que la sus-dite proclamation fut distribuée, la fusillade commençait au Palais-Royal, et bientôt les Tuileries étaient enlevées. Voilà la part que j'ai prise à la révolution.

J'étais au centre de l'insurrection, et un moment ces messieurs crurent que l'armée chassait l'émeute de notre côté, afin de dégager l'hôtel des Postes ; nous étions donc passablement compromis. Aussi le bureau de la *Réforme* fut-il abandonné. Je ne me pique pas de bravoure, mais je vous certifie que j'étais heureux de voir l'émotion de tout ce monde pendant que je recueillais des traits de sublime et de grotesque.

J'ai à me reprocher encore d'avoir arraché un arbre place de la Bourse, forcé un garde-fou boulevard Bonne-Nouvelle, et porté des pavés pour construire des barricades.

Un jeune homme en uniforme, élève de l'école des Eaux et forêts, passant près d'une barricade où j'étais, fut salué des cris « Vivent les Écoles ». Il répondit en faisant gracieusement et aristocratiquement des signes de main. «Mais, lui dis-je sévèrement, où allez-vous ? Il faut rester ici, et travailler avec les autres !... » Vous ne vîtes jamais homme aussi décontenancé, et je me détournai pour qu'il ne me vît pas rire. Je suis sûr qu'il a dû me prendre pour un terrible jacobin.

En somme, l'ouvrier vaut mieux que ses meneurs. Il est à la fois gai, brave, plaisant et probe. Les 80.000 hommes rassemblés autour de Paris n'ont pas plus fait qu'une simple patrouille. Les seuls qui aient eu peur, je vous le certifie, sont les bourgeois et les gens d'esprit. Toutefois, il faut dire que si l'ouvrier a fait preuve d'audace, il n'a pas rencontré de résistance sérieuse.

C'est la démoralisation du pouvoir et de l'armée qui a tout fait. Le succès d'une insurrection ne dépend pas comme on s' imagine, d'une bataille véritable ; il provient surtout et même uniquement, de la généralité et de la rapidité du mouvement. Pour obtenir cet effet, il s'agit donc d'occuper la troupe sur quelques points, de la faire courir après l'émeute de barricade en barricade, pendant que l'on en élève partout, et puis, quand l'impulsion première a entraîné tout le monde, que la ville est sans dessus dessous, l'armée réfléchit, hésite ; le gouvernement recule et parlemente ; le peuple avance, et c'est fait. Mais, je n'en suis pas moins convaincu qu'avec 10.000 hommes de troupe qui eussent voulu remplir leur devoir, un général aurait eu facilement raison de l'émeute; aussi, je m'attendais à un nouveau Vendémiaire.

Hier au soir, la proclamation de la République paraissait chose fort drôle : on dirait que ce mot de république est un solécisme en français. Mais l'entraînement gagnera ; le parti radical saura exploiter sa victoire d'hier, et puis,

malgré la soumission des républicains au suffrage universel, la République ne céderait pas, je le crois, même devant un vote de la Nation. On trouvera moyen de faire que le suffrage universel soit pour la République ; il y a des procédés pour cela. Les républicains sont entreprenants ; et le juste milieu est si désorganisé, si faible de résolution !

La bourse de demain, les caisses d'épargne, les opérations de la banque et l'attitude des puissances, nous apprendront bientôt quel degré de confiance inspire le Gouvernement provisoire. En attendant, la guerre de propagande, et puis la désorganisation de nos finances, une crise commerciale et financière, et tout ce qui s'ensuit, me paraissent dès aujourd'hui inévitables.

Quant à moi, je vais rester dans ma solitude et tâcher de m'orienter. Le temps est mauvais pour l'étude, et je n'ai pas de temps à perdre en flâneries. Peut-être vais-je être employé par le nouvel ordre de choses ; qui sait ? Peut-être vais-je faire de l'opposition ; qui sait encore ?

J'entends des ouvriers qui crient: « Vive la République! À bas l'escamotage ! » Pauvres gens ! L'escamotage les enlace ; ceux-là même qui vont gouverner en sont les agents aveugles et les premières dupes. L'intrigue est partout ; le bavardage triomphe : nous avons fait une répétition du 10 août et du 29 juillet, entraînés par l'ivresse de nos romans historiques ; sans que nous nous en apercevions, nous sommes devenus tous des personnages de comédie.

Ce qui se passe sous mes yeux, et à quoi j'ai participé sans y croire, est chose toute factice, où je ne reconnais rien de primitif et de spontané. Puissé-je ne me pas tromper ! Mais c'est de ce jour que je crois à notre décadence, à moins que des idées graves et fortes, empruntées ailleurs qu'au discours de Robespierre, ne viennent retremper nos intelligences et nos caractères.

Peut-être aussi que je suis mal placé pour bien juger. Mon corps est au milieu du peuple, mais ma pensée est ailleurs. J'en suis venu, par le cours de mes idées, à n'avoir presque plus de communauté d'idées avec mes contemporains, et j'aime mieux croire que mon point de vue est faux que de les accuser de folie... <sup>1</sup>.

## 2. - Ses prisons

[Retour à la table des matières](#)

Mon cher Maurice <sup>2</sup>, le *Constitutionnel* d'hier a dû vous apprendre que j'avais été arrêté avant-hier mardi, à 8 heures du soir, non pas en arrivant de Belgique, mais en sortant de chez moi. Après avoir passé une quinzaine en Belgique, j'étais rentré à Paris pour mettre ordre à mes affaires, et je comptais repartir incessamment pour la Suisse ; la police m'a prévenu.

<sup>1</sup> *Id.*, p 284.

<sup>2</sup> *Lettre à M. Maurice du 7 juin 1849, écrite de Sainte-Pélagie, Correspondance*, t. II, p. 380.

J'ai été, à ce qu'il paraît, reconnu par quelque ami qui s'est empressé de faire part de la découverte à M. Carlier, qui me l'a redit.

Me voilà donc en sûreté pour un peu de temps. Je suis prisonnier, mais mon esprit est libre, aussi gai, aussi alerte que jamais. Je veux m'organiser pour travailler le plus possible et charmer les ennuis de la prison. Pour cela, il ne me faut pas moins que toutes les ressources de mon imagination, avec les luttes de la science et de la politique. Je tâcherai de ne pas rester au-dessous de mon passé et de me rendre de plus en plus digne de l'estime des honnêtes gens.

Si je ne me fais illusion, vos intérêts seront tout aussi bien sauvegardés, malgré l'accident qui m'arrive, que si j'étais en pleine liberté à Genève. La liberté d'un exilé est fort coûteuse, ses ressources sont bien précaires, la nouvelle situation qui m'est faite change tout cela. Je perds seul au malheur qui m'arrive : je crois que mes créanciers y gagneront.

Je ne crois pas que je dépense à Sainte-Pélagie plus de 1 fr. 50 à 2 francs par jour. Au surplus, dans ce temps d'épidémies, il y a plus à prendre de précautions hygiéniques qu'à se préoccuper de la subsistance. La mortalité, d'après ce que j'ai appris hier à la préfecture de police est en ce moment de 600 personnes par jour tant pour la ville que pour les hôpitaux. Triste résultat de la révolution que j'ai prévu, prédit, et dont la gravité dépasse mes prévisions. En temps ordinaire, le nombre de décès pour le département de la Seine (1.364.000 habitants) est de 90 à 100 par jour. Il est aujourd'hui six à sept fois plus grand !... La ville commence à s'émouvoir ; on visite les prisons, les hôpitaux, tout ce qui peut être un foyer d'infection. Vous sentez que la qualité de prisonnier est peu favorable à l'hygiène dans des temps pareils ; je compte sur mon énergie, ma prudence et aussi sur mon étoile. Ma mort serait une absurdité de la Providence en ce moment. Ceux qui me haïssent le plus ont besoin de moi. Mais il faut s'attendre à tout. Qui sait ? Vous apprendrez peut-être un de ces jours ma mort comme vous avez appris mon arrestation.

La politique va bien mal. La Législative me semble un vrai conciliabule d'énergumènes. Les départements nous ont envoyé 500 forcenés qui se croient conservateurs et qui exaspèrent la Montagne déjà trop disposée à s'échauffer. J'ai grand peur que les affaires ne se gâtent. Tout le monde dit qu'il faut sortir de la voie où l'on est entré depuis le 10 décembre, rappeler les troupes de Rome, réconcilier les partis et s'occuper d'affaires. Louis Bonaparte, Falloux, Faucher, le Constitutionnel, et je ne sais encore quels boute-feux, ne veulent pas en entendre parler.

Les conservateurs nous feront un 93 malgré nous. J'aimerais pourtant bien mieux sortir de prison par une amnistie que par une révolution ! J'attends mon sort ; mais convient-il que le pays fasse comme moi ? N'est-ce pas à lui à faire connaître sa volonté ?... <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> *Id.*, p. 382.

### 3. - Son mariage

[Retour à la table des matières](#)

... <sup>1</sup> Mon cher Antoine, je commence par te faire mes compliments bien sincères sur ta nouvelle paternité. Depuis longtemps M<sup>mes</sup> Gauthier mère et belle-fille étaient rangées dans mon esprit sur la même ligne ; je croyais que leur temps était passé à toutes les deux, l'une pour ses soixante ans, l'autre pour sa philosophie. Qui diable se serait douté qu'en philosophant on pouvait faire des enfants?... Mais voilà qu'au lieu d'une femme passée à l'état de prud'homme, tu as une jeune femme dans toute la force du mot. Crois-moi, mon cher, cela vaut mieux qu'une femme mûre ou bel esprit. Je n'ai jamais eu de goût, moi, que pour les jeunes femmes. Les vieilles me semblent toutes sorcières.

Tu te plains toujours que je ne fasse rien de ce que tu me dis ; moi je me plains de ce que tu ne penses jamais rien de ce que je pense. Nous sommes à rebours l'un de l'autre comme dans ces jeux de cartes où les figures ont deux têtes renversées, et point de pieds. Il nous faudrait l'éternité pour nous mettre d'accord et nous entendre. Cela vient probablement de ce que tu es père, triple père de famille, et que moi je suis garçon. On m'a toujours dit que je penserais tout autrement si j'avais une femme. Je veux tâter de cela. Mais j'ai bien peur qu'au lieu de me corriger je rende ma femme folle... <sup>2</sup>.

... <sup>3</sup> J'ai épousé, à quarante et un ans, une simple ouvrière parisienne, sans fortune, mais de mœurs sévères et d'un dévouement parfait ; quant à l'éducation, elle est passementière, du reste aussi peu bas bleu que cordon bleu. Elle a quatorze ans de moins que moi.

C'était une résolution arrêtée chez moi dès avant les événements de février ; mon arrestation n'ayant pu changer les sentiments de la jeune personne, j'ai exécuté en prison ma promesse. Elle demeure vis-à-vis de moi (9, rue de la Fontaine) ; et, de ma fenêtre, je puis la voir à toute heure du jour ainsi que ma petite fille (née en octobre 1850). Nous dînons ensemble tous les jours, bien entendu dans l'établissement. J'ai, à l'heure qu'il est, trois jours de sortie par mois.

J'ai fait ce mariage avec préméditation, sans passion, pour être à mon tour père de famille, vivre ma vie tout entière, et conserver auprès de moi, dans le tourbillon où je me trouve lancé, une image de la simplicité et de la modestie maternelles.

<sup>1</sup> Lettre à M. Antoine Gauthier du 18 décembre 1848, *Correspondance*, t. IV, p 349.

<sup>2</sup> *Id.*, p. 350.

<sup>3</sup> Lettre à M. Tissot, du 28 octobre 1850, expédiée de Sainte-Pélagie, *Correspondance*, t. IV, p. 120.

Il me semble, sauf expérience ultérieure, que je me trouve bien de mon choix. Ma femme pourrait être plus instruite, que je ne le trouverais point du tout mauvais ; mais cela n'a dépendu ni d'elle ni de moi. Le travail et la peine lui ont donné, en revanche, un bon sens qui a son prix... <sup>1</sup>.

... <sup>2</sup> J'ai épousé à quarante ans, une jeune et pauvre ouvrière, non par passion --- tu conçois sans peine de quelle nature sont mes passions-- mais par sympathie pour sa position, par estime pour sa personne, parce que, ma mère morte, je me trouvais sans famille ; parce que, le croirais-tu, à défaut d'amour, j'avais la fantaisie du ménage et de la paternité ! Je n'ai pas fait d'autres réflexions.

Depuis quatre ans, la reconnaissance de ma femme m'a valu trois petites filles, blondes et vermeilles, que leur mère a nourries elle-même et dont l'existence remplit aujourd'hui presque toute mon âme... <sup>3</sup>.

#### 4. - Les journées de juin

[Retour à la table des matières](#)

... <sup>4</sup> Pour moi, le souvenir des journées de juin pèsera éternellement comme un remords sur mon cœur. Je l'avoue avec douleur : jusqu'au 25, je n'ai rien prévu, rien connu, rien deviné. Élu depuis quinze jours représentant du peuple, j'étais entré à l'Assemblée nationale avec la timidité d'un enfant, avec l'ardeur d'un néophyte. Assidu, dès 9 heures, aux réunions des bureaux et des comités, je ne quittais l'Assemblée que le soir, épuisé de fatigue et de dégoût. Depuis que j'avais mis le pied sur le Sinaï parlementaire, j'avais cessé d'être en rapport avec les masses : à force de m'absorber dans mes travaux législatifs, j'avais entièrement perdu de vue les choses courantes. Je ne savais rien, ni de la situation des ateliers nationaux, ni de la politique du Gouvernement, ni des intrigues qui se croisaient au sein de l'Assemblée. Il faut avoir vécu dans cet isolement qu'on appelle une Assemblée nationale, pour concevoir comment des hommes qui ignorent le plus complètement l'état d'un pays sont presque toujours ceux qui le représentent. Je m'étais mis à lire tout ce que le bureau de distribution remet aux représentants : propositions, rapports, brochures, jusqu'au *Moniteur* et au *Bulletin des lois*. La plupart de mes collègues de la gauche et de l'extrême gauche étaient dans la même perplexité d'esprit, dans la même ignorance des faits quotidiens. On ne parlait des ateliers nationaux qu'avec une sorte d'effroi ; car la peur du peuple est le mal de tous ceux qui appartiennent à l'autorité ; le peuple, pour le pouvoir, c'est l'ennemi. Chaque jour, nous votions aux ateliers nationaux de nouveaux subsides, en frémissant de l'incapacité du pouvoir et de notre impuissance.

<sup>1</sup> *Id.*, p. 122.

<sup>2</sup> *Lettre à M. Bergmann, du 5 mars 1853, Correspondance*, t. IV, p. 349.

<sup>3</sup> *Id.*, p. 350.

<sup>4</sup> *Confessions d'un révolutionnaire*, éd. Rivière, p. 168.

Désastreux apprentissage ! L'effet de ce gâchis représentatif où il me fallait vivre, fut que je n'eus d'intelligence pour rien ; que le 23, quand Flocon déclara en pleine tribune que le mouvement était dirigé par des factions politiques et soudoyé par l'étranger, je me laissai prendre à ce canard ministériel ; et que le 24 je demandais encore si l'insurrection avait bien réellement pour motif la dissolution des ateliers nationaux ! ! Non, monsieur Senard, je n'ai pas été un lâche en juin, comme vous m'en avez jeté l'insulte à la face de l'Assemblée ; j'ai été, comme vous et comme tant d'autres, un imbécile. J'ai manqué, par hébétude parlementaire, à mon devoir de représentant. J'étais là pour voir, et je n'ai pas vu ; pour jeter l'alarme, et je n'ai pas crié ! J'ai fait comme le chien qui n'aboie pas à la présence de l'ennemi. Je devais, moi élu de la plèbe, journaliste du prolétariat, ne pas laisser cette masse sans direction et sans conseil : 100.000 hommes enrégimentés méritaient que je m'occupasse d'eux. Cela eût mieux valu que de me morfondre dans vos bureaux. J'ai fait depuis ce que j'ai pu pour réparer mon irréparable faute ; je n'ai pas été toujours heureux ; je me suis trompé souvent : ma conscience ne me reproche plus rien <sup>1</sup>.

### § III. - Le Second Empire

#### 1. - Ses réactions devant le coup d'État

[Retour à la table des matières](#)

... <sup>2</sup> Je me lève à 5 h. 30 du matin, j'ai eu un sommeil fiévreux, inflammatoire, avec battements d'artères intolérables. La crise est affreuse.

Un infâme aventurier, élu par une illusion populaire pour présider aux destinées de la République, profite de nos discordes civiles. Il ose, le couteau sous la gorge, nous demander la tyrannie. Paris ressemble en ce moment à une femme, attachée, bâillonnée, violée par un brigand.

Si j'étais libre, je m'ensevelirais sous les ruines de la République avec les citoyens fidèles, ou bien j'irais vivre loin d'une patrie indigne de la liberté... Ce qui est à jamais honteux, c'est le machinisme satanique de l'armée. Si le soldat avait la contenance un peu basse, en revanche les officiers semblaient tous insolents et fiers de leur exécration employé. Quels gens infâmes que ces êtres ! Avec quelle obéissance, quelle ponctualité, tous ces commissaires de police, tous ces agents de la force et de l'autorité remplissent leurs fonctions. Ah ! législateurs, vous avez été bien coupables, mais l'expiation est dure. Tout ce qu'a fait Louis Bonaparte depuis trois ans est une série de dissimulations au bout desquelles il y avait trahison égale envers tous les partis... Quelle expiation que celle-là ! Quelle leçon aux partisans, quand même, du suffrage universel !

<sup>1</sup> *Id.*, p. 170.

<sup>2</sup> *Carnets, 4 et 5 décembre 1851, cité par DOLLÉANS, op. cit., p. 234.*

...Les barricades ont été facilement enlevées, l'agitation dispersée, la protestation refoulée à la pointe de baïonnettes dans la gorge des républicains. La population bourgeoise se tait, se renseigne ou même adhère. La bourse a monté de 2 fr. 10. La présence des troupes et le silence absolu de la presse contient tout. Voilà l'issue de toutes les démagogies. Les partis se coalisent constamment contre le plus ardent, puis s'excluent l'un après l'autre, jusqu'à ce que la victoire reste au plus scélérat...

L'ouvrier s'est à peine montré ; de petits groupes d'hommes de toutes classes ont protesté seuls au nom de la Loi, de la Constitution, de la République outragée. La patrie criait par la voix de ses représentants ; ni le peuple, ni la bourgeoisie n'ont répondu. Tout est calme, tout se soumet, tout court au devant de la servitude. Louis Bonaparte daigne nous accorder le suffrage universel conformément à la loi de 1849, et l'on soutiendra encore que ces masses stupides peuvent exprimer la volonté du souverain. Combien j'avais, en 1843, raison de me récrier contre cette absurdité du suffrage universel. Non, les masses ne sont pas et ne seront pas de longtemps capables d'une bonne action pour elles-mêmes. Démocratie est un mot fictif, qui signifie amour du peuple, amour des enfants, mais non pas gouvernement du peuple... <sup>1</sup>.

## 2. - Le caractère de Proudhon

[Retour à la table des matières](#)

Prince <sup>2</sup>, mon ami Charles Edmond vient de m'informer que vous aviez vu avec déplaisir le refus que je faisais de prendre ma part d'une somme de 40.000 francs mise à la disposition d'Huber et de moi, par M. Péreire à titre d'indemnité.

M. Charles Edmond me fait observer, en même temps que, par une délicatesse digne de votre cœur, vous regardiez cette indemnité comme une sorte de satisfaction envers vous, pour la peine que vous aviez prise dans cette affaire qui, en définitive, s'est terminée, du moins au point de vue financier, d'une façon avantageuse au Gouvernement.

Permettez-moi, Prince, en vous soumettant mes motifs, de persister dans ma résolution. Je ne joue pas, croyez-le bien, à l'homme vertueux et incorruptible ; je n'aime pas les vertus de théâtre et n'estime en toutes choses que ce qui est naturel et modeste. J'avais recommandé à M. Huber de transmettre purement et simplement mon abstention et de couvrir tout cela du silence ; je regrette que trop de gens soient déjà instruits de la chose.

J'ai sollicité, comme *économiste* et *démocrate*, la concession du chemin de fer de Besançon à Belfort, pour la compagnie Murray ; mon but n'était pas seulement de procurer à l'État des conditions meilleures ; c'était aussi, et

<sup>1</sup> *Id.*, p. 233.

<sup>2</sup> *Lettre au prince Jérôme Napoléon, du 7 septembre 1853, Correspondance*, t. V, p. 240.

surtout, de poser par un fait une idée, l'idée de la non-agglomération des compagnies de chemin de fer, de l'indépendance des lignes et de leur ressortissement direct de l'État. J'eusse peut-être accepté de la compagnie Murray, si elle avait obtenu la concession, une position convenable, qui m'eût permis, en qualité d'ancien commissionnaire et d'homme du métier, de poursuivre dans l'application la pensée que j'avais fait prévaloir comme solliciteur: le Gouvernement a donné l'exclusion à mon plan ; je n'ai pointa recevoir d'indemnité pour une idée.

Disons toute la vérité. Je sais, Prince, que la franchise ne vous déplaît pas. M. Péreire est le représentant et le chef du principe saint-simonien de féodalité industrielle qui régit en ce moment notre économie nationale. Principe que je regarde comme antidémocratique et antilibéral, comme aussi funeste à l'émancipation populaire qu'il peut le devenir au pouvoir même de l'Empereur. Mon devoir, ma destinée est de combattre, en tout et partout ce système, il serait étrange, digne d'un chevalier d'industrie que je reçusse une gratification de l'ennemi... <sup>1</sup>.

### 3. -- Mort de sa petite fille

[Retour à la table des matières](#)

Mon cher docteur <sup>2</sup>, vous m'avez recommandé, avant-hier; en sortant, de vous dire comment irait la petite, que vous avez trouvée si pâle.

Chose singulière, il me semble que son mal est le même que le mien et qu'il tient de l'estomac.

J'ai fait cette enfant après le choléra !...

Toute la journée d'hier et d'avant-hier elle a vomi des glaires ou flumes en quantité ; un peu de bile. Les selles claires, mais cependant jaunes.

Elle ne peut rien garder dans l'estomac : ni lait pur, ni lait, coupé, ni eau sucrée, rien.

Elle est fort défaite, les yeux caves et un râle, en guise de cri, lamentable, déchirant.

Parfois, si on l'écoute, elle saisit le biberon avec avidité, mais rend tout presque aussitôt.

C'est le canal digestif qui est malade... <sup>3</sup>.

.. <sup>1</sup> La petite Charlotte m'inquiète.

<sup>1</sup> *Id.*, p. 241.

<sup>2</sup> *Lettre au Dr Crétin, du 26 novembre 1856, Correspondance*, t. VII, p. 166-7.

<sup>3</sup> *Id.*, *ibid.*

Elle garde ses aliments ; sa selle est bonne. Mais il y a une toux sèche et fréquente qui l'épuise ; parfois des hoquets avec bâillements, comme des envies de vomir, une espèce de plainte continuelle.

Autant qu'on peut en juger, il n'y a pas de mal dans la gorge. L'enfant se soutient, mais ne reprend pas. L'empressement à saisir son biberon a même diminué.

Le visage se défait... <sup>2</sup>.

... <sup>3</sup> Mon cher ami, Charlotte, pousse des dents : c'est, je crois, toute sa maladie. Une est sortie ; mais la crise ne finit pas, signe qu'il reste encore quelque chose.

Nous n'avions pas encore eu un enfant aussi malade.

Elle a les yeux enfoncés comme une morte ; froide et toujours geignant. Elle prend du bouillon et le garde. La douleur lui donne quelques nausées, qui ne doivent pas, ce me semble, inquiéter.

Je crois qu'ici il n'y a à peu près rien à faire, et si je vous écris, c'est pour vous dispenser de faire la course au cas où vous en auriez eu l'intention.

Mais que peut-on en pareil cas pour soulager la pauvre petite ? Voilà ce que le spectacle de ses souffrances me pousse malgré moi à vous demander... <sup>4</sup>.

Mon cher ami <sup>5</sup>, notre jeune enfant a expiré tout à l'heure entre les bras de sa mère.

Un instant, il y eut une lueur d'espoir : la physionomie s'était éclaircie, le regard paraissait meilleur, l'œil plus ouvert. C'était le dernier effort de la vie qui luttait contre la douleur. On aurait dit que cette chère enfant voulait mourir avec grâce. Puis deux minutes après, le néant.

Je vous remercie sincèrement, cher ami, de vos bons offices. Votre amour-propre de médecin ne se fâchera pas si je vous dis, comme je l'ai déjà fait en pareille circonstance, que plus que tous les médicaments votre amitié nous est précieuse, et qu'en mon particulier j'y ai une confiance inaltérable. Elle m'est douce au cœur ; conservez-la moi, je vous prie, et croyez à mon affectueuse reconnaissance.

À vous... <sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> *Lettre au même, du 30 novembre 1856, id., p. 168.*

<sup>2</sup> *Id., ibid.*

<sup>3</sup> *Lettre au même, du 2 décembre 1856, id., p. 169.*

<sup>4</sup> *Id., ibid.*

<sup>5</sup> *Lettre au même, du 4 décembre 1856, id., p. 170.*

<sup>6</sup> *Id., ibid.*

## § IV. - L'exil en Belgique

### 1. - Ses travaux et ses inquiétudes

[Retour à la table des matières](#)

... <sup>1</sup> Maintenant, que vous dirai-je à mon tour ? Que le tribunal de la Seine m'a condamné ; que je suis réfugié en Belgique ; qu'à Bruxelles j'ai beaucoup travaillé ; que nous avons tous, le père, la mère, les filles, été éprouvés par la maladie ; que depuis quinze jours nous avons été visités par la rougeole ; que j'ai publié un livre ; que j'en imprime un autre ; que l'Empereur m'a amnistié ; que je compte pouvoir rentrer en France avec ma nichée et mes paperasses pour le mois d'octobre prochain ; mais que je ne suis pas sans inquiétude sur l'avenir qui m'attend en France... Voilà, chers amis, en quelques lignes de résumé, ces trois années. Pendant tout cela, je n'ai eu de relations avec la France que ce qu'exigeait le soin des affaires ; j'ai voulu pour un temps m'acclimater, devenir Belge, pensant que c'était le, meilleur moyen de tirer parti de ma position ; j'ai formé quelques liens d'amitié, fait des connaissances, noué quelques relations ; en un mot, j'ai travaillé à me conquérir sur la terre étrangère des sympathies et me conquérir un petit public comme je l'ai en France ; et je crois avoir réussi. Il y a huit mois, quand me fut notifiée l'amnistie, c'était trop tôt, je ne pouvais partir ; mon œuvre n'était pas achevée. Aujourd'hui, je puis rentrer en France, et ni la Belgique ne sortira de ma mémoire, ni les excellents citoyens qui ont exercé envers moi l'hospitalité ne m'oublieront, je l'espère. Je vais retrouver les compatriotes, et aucun de ceux que j'ai aimés ne dira que mes sentiments ont faibli ; c'est le propre de l'amitié chez ceux qui l'éprouvent sérieusement, que plus elle gagne en étendue, plus elle pénètre en profondeur. Au total, j'ai mieux fait de venir en Belgique que d'entrer en prison ; il n'en eût pas été de même en 1849. Voilà, mon cher et bon Suchet, l'abrégé de ma vie depuis trois ans.

Comment vais-je retrouver la France ? Je n'en suis pas si éloigné que je n'aie pu savoir jour par jour et ce qui s'y passait et ce qui s'y publiait. Mais enfin, la vue des choses et des hommes apprend toujours plus que les relations de la presse. Où en sont nos amis politiques d'autrefois ? Le nom de la République est-il complètement effacé des cœurs ? Y a-t-il une idée commune dans les têtes, une pensée dirigeante, une foi, une aspiration ? L'angoisse me saisit à mesure que je me rapproche du moment où je devrais retomber dans cette mer morte, dans ce lac d'affaissement, où l'on semble ne plus savoir ce que signifient les mots de Droit et de Liberté. Quelle conduite vais-je tenir ? Dois-je me renfermer désormais exclusivement dans les travaux d'économie politique et de littérature, ou puis-je espérer d'agir encore sur l'opinion et

---

<sup>1</sup> Lettre à M. Suchet, de Bruxelles, du 27 juin 1861, *Correspondance*, t. XI, p. 130.

d'aider les esprits à sortir de cette torpeur mortelle ? ... Tout cela me trouble dans ce cosmopolitisme de la raison. auquel je commençais à m'habituer.

Je sais bien que je recouvre une patrie, mais quelle patrie ! Vous le savez, sans doute, mon cher Suchet, combien à l'étranger, depuis dix ans, on a pris le nom français en mésestime, et quelle triste idée on a de notre nation. Quelle attitude prendre ? Quel langage parler ? Voilà ce que je me demande et à quoi je ne trouve pas de réponse. Nos démocrates ont fait de telles concessions ; ils ont tant de points communs avec l'Empire, que je vois autant de risque à les vouloir désabuser qu'à faire la critique de celui-ci. Trouverai-je encore des esprits qui m'entendent, et si je parle par mégarde de République et de liberté, n'aurais-je pas l'air d'un revenant ?

D'avance, mon cher Suchet, je me sens vieilli. J'ai peur, en rentrant à Paris, d'être regardé comme le serait un homme sortant de la tombe, avec le costume du XIV<sup>e</sup> siècle. Le monde va si vite de notre temps !... <sup>1</sup>.

## § V. - Retour en France et dernières années

### 1. - Sa résignation devant les épreuves

[Retour à la table des matières](#)

... <sup>2</sup> Je ne comprends pas, en vérité, cher ami, de quoi vous pouvez toujours vous plaindre et ce qui engendre votre mélancolie ? Quel est donc l'homme qui n'a pas ses infirmités et ses ennuis ? Je suis bien plus à plaindre que vous : je n'ai ni votre vigueur, ni votre fraîcheur ; ma pauvre cervelle est détraquée, le catarrhe m'opprime, mes jambes se refusent, je ne puis plus fournir chaque jour que la moitié du travail d'autrefois, mes œuvres ne sont certainement pas payées au quart de leur valeur, chaque jour des irritations nouvelles, des injustices criantes viennent miner mon courage et détruire mon être ; enfin, les soucis domestiques sont là qui me poignent et me rendent la perspective de l'avenir de plus en plus triste. Vous avez votre surdité, soit ! Mais dans la famille. Vous n'y perdez que les :agrémens de salon, auxquels il vous est si facile de suppléer avec avantage par une lecture plus abondante et une observation plus soutenue des faits sociaux. Vous avez quitté les affaires : de ce côté, vous ne perdez rien. Vivez donc pour vous-même, pour votre dignité, pour vos convictions, pour le développement de votre intelligence. Je n'ai jamais vu d'écriture plus nette, plus ferme, et qui témoigne d'une plus grande puissance nerveuse que la vôtre ; comparez-la donc à la mienne s'il vous plaît ! Vous êtes plein de force, plein de sève, plein de vie, vous avez la conscience, la volonté, le libre arbitre, la mémoire ; vous êtes dans la meil-

<sup>1</sup> *Id.*, p. 132

<sup>2</sup> *Lettre à M. Penet, du 31 décembre 1863, Correspondance*, t. XIII, p. 215.

leure des conditions pour cultiver votre âme, rendre par votre exemple et vos pensées service aux hommes et admirer les œuvres de Dieu.

C'est maintenant, si peu que vous sachiez le comprendre, que vous devez commencer à vivre de la vraie vie d'homme, et vous parlez le langage d'un homme qui résume ses dernières volontés et écrit son testament. Seriez-vous donc de ces gens pour qui l'existence de l'homme n'a qu'une fin : produire, acquérir et jouir ? Ni l'un, ni l'autre. Il faut travailler parce que c'est notre loi, parce que c'est à cette condition que nous apprenons, nous fortifions, nous disciplinons et assurons notre existence et celle des nôtres. Mais ce n'est pas là notre fin, je ne dis pas fin transcendante, religieuse ou surnaturelle, je dis même fin terrestre, fin actuelle et tout humaine. Être homme, nous élever au-dessus des fatalités d'ici-bas, reproduire en nous l'image divine, comme dit la Bible, réaliser, enfin sur la terre, le règne de l'esprit : voilà notre fin. Or, ce n'est ni dans la jeunesse, ni même dans la virilité, ce n'est point dans les grands travaux de la production et les luttes d'affaires que nous pouvons y atteindre ; c'est, je vous le répète, à la complète maturité, quand les passions commencent à faire silence, et que l'âme, de plus en plus dégagée, étend ses ailes vers l'infini.

Quelle étrange morale que la vôtre ! Depuis que vous avez conquis aisance et repos, vous dites : je ne suis plus bon à rien, je suis fini ! C'est indigne ! Je vous dis, moi, que vous ne faites que commencer, et, si vous savez comprendre votre devoir, que votre véritable rôle, rôle tout spirituel, tout moral, date de maintenant. En bonne règle, vous devez en avoir pour quinze à vingt ans. Ne vous rendez pas, de grâce, par votre hypocondrie, coupable de suicide.

Je vous fais la leçon, cher ami: c'est vous qui m'y forcez. Avec une conscience et une intelligence d'élite, je vous reproche de rester au-dessous de vous-même et de vous abîmer dans une sorte de ramollissement. Mais songez donc, que quand je vous parle de votre fin dans l'humanité, je ne, parle pas seulement au point de vue de votre perfectionnement individuel, j'ai surtout dans l'esprit l'amélioration de toute notre espèce.

Mieux qu'un autre, vous savez combien elle est dure de tête et de cœur ; croyez-vous donc que ce soit une excuse à votre défaillance ?

Non, non ; il faut aider à cette humanité vicieuse, méchante, comme vous faites pour vos propres enfants ; il faut bien vous dire que votre gloire et votre félicité se composent de la répression des méchants, de l'encouragement des bons, de l'amélioration de tous. C'est la loi de l'Évangile aussi bien que celle de la philosophie, et vous êtes ici responsable devant le Christ et devant les hommes...

Pardonnez-moi, cher ami, cette bordée ; ne l'attribuez qu'à mon affection pour vous. Je suis dépité, quand je vous vois céder aux menus chagrins de la vieillesse : un homme de votre trempe !

J'ai vu ma femme, attaquée du choléra, guérir tout à coup quand elle me vit frappé de l'affreux mal ; l'idée de sauver son mari l'éleva au-dessus d'elle-même et vainquit le fléau. C'est ainsi que tous nous devons être jusqu'à épuisement du fluide vital. Vous vous devez, comme tout homme de bien, à la

réforme de vos semblables : eh ! croyez-vous que je me soucie de la vie d'un tas d'égoïstes et de coquins ? Si vous saviez combien je suis impitoyable pour ces fils du diable ! combien est faible ma charité pour les âmes pourries ! Non seulement je ne demande pas qu'elles vivent, je me réjouis de leur consommation et de leur mort.

Écoutez et méditez ce mot: vous croyez sans doute à l'immortalité de votre âme ? Eh bien ! sachez que votre foi doit exercer son influence dès la vie présente, que votre immortalité future ne forme pas scission avec votre passage sur la terre, et que si votre âme est vraiment de qualité, elle doit soutenir votre corps. Ceci va vous paraître étrange, mais je suis logique jusqu'au bout. Vous perdrez dans mon estime si vous vous laissez aller, je vous en préviens. Au contraire, plus vous durerez, plus je vous aimerai. Sur quoi je vous souhaite, cher ami, à vous et aux vôtres, santé et longue vie <sup>1</sup>.

## 2. - Sa fin

[Retour à la table des matières](#)

... <sup>2</sup> Je dois pourtant vous avouer, cher monsieur, que je deviens chagrin et morose, et qu'à l'exception des vieux amis éprouvés, je ne reçois avec un vrai plaisir personne. Le spectacle de notre époque m'attriste; je perds la confiance en ma nation ; je me sens vieillir, et je vois s'effondrer ma santé et diminuer mes forces ; j'ai force besogne sur les bras, de nombreux matériaux préparés, et je suis lent au travail et ne produis presque rien. J'ai en ce moment trois ou quatre brochures, autant de livres, plus ou moins en train, et je ne sais quand je terminerai quelque chose. À force de constater les erreurs de l'opinion publique, je finis par trembler que ce ne soit moi-même qui me trompe ; dans ce cas, je devrais croire que je suis à peu près fou.

Enfin, je sens un abîme se creuser entre moi et mes contemporains d'où je conclus qu'en bonne logique, mon terme approche... <sup>3</sup>.

... <sup>4</sup> Ami Maguet, cette suscription, cette écriture, vous sont un signe qu'il se passe chez nous de tristes choses et que quand le chef de la famille est frappé, les enfants sont bien forcés de prendre sa place et de mettre en réquisition les vieux amis. Que ce mot de réquisition ne vous alarme pas trop cependant, cher ami de mon père ; je ne veux pour aujourd'hui que vous dire combien de fois votre nom a été prononcé dans ces derniers temps parmi nous.

<sup>1</sup> *Id.*, p 219.

<sup>2</sup> *Lettre à M. Defontaine, du 29 septembre 1863, Correspondance*, t. XIII, pp. 148-149.

<sup>3</sup> *Id.*, p. 149.

<sup>4</sup> *Lettre au D<sup>r</sup> Masuet, du 4 janvier 1865, id.*, t. XIV, pp. 127-131.

Dernière lettre écrite par Catherine Proudhon, sa fille, sous la dictée de son père.

Cette année, le voyage de Franche-Comté, dont nous avions accoutumé d'attendre de si beaux résultats pour la santé de votre ami, s'est réduit à peu près à néant.

Vous avez prétendu, vous, ami Maguet, que c'était parce que le valétudinaire n'avait pas assez pris de vacances ; ainsi raisonne l'amitié, surtout quand elle se mêle de médecine. La vérité est que mon père est une nature désormais épuisée, et qui fera bien, s'il en échappe, de compter, à partir du 15 janvier 1809, soixante-dix ans, au lieu de cinquante-six que lui assignent les révolutions du globe.

Vous l'avez vu, ce pauvre père, ne faisant plus qu'un repas par jour, accompagné d'une petite soupe le matin et d'une collation plus légère encore le soir.

L'appétit commençait à partir. Adieu les excursions au bois, les courses dans les champs, et les bains à la rivière ! Il ne marchait plus ; il se défaisait, se décomposait, se montrait difficile sur le vieux rouge, et chacun pouvait voir que l'heureux climat de Dampierre avait perdu sur lui son hygiénique influence. Mon père s'en est revenu en plus mauvais état qu'il ne vous était arrivé, et nous recueillons depuis quatre mois les résultats d'une promenade au pays entreprise sans à-propos et sans méthode.

Voici où nous en sommes :

Les crises d'asthme nerveux, les attaques violentes de catarrhe, qui d'abord s'étaient montrées assez rares, sont devenues de plus en plus fréquentes, pour ne pas dire perpétuelles.

Le mal a fait des progrès d'une rapidité inouïe, et dès le 15 novembre mon père se déclarait dans l'impossibilité absolue de soutenir une pareille existence. La lutte alors, lutte singulière, a commencé entre les docteurs affirmant la parfaite guérissabilité de la maladie, et mon père soutenant, d'après sa marche descendante, que le résultat devait en être fatal.

Que puis-je vous dire là-dessus, moi qui ne comprends pas plus la maladie que les médecins ? Dix docteurs, parmi lesquels notre excellent ami Maguet, MM. Cretin, Clavel, etc. ... après avoir ausculté, percuté, tapoté, ont dit que mon père était parfaitement sain du cœur, du poumon, des bronches ; mais que la maladie serait très longue, très douloureuse, susceptible de quelques soulagements, en définitive incurable. Et pour soulager cette maladie incurable, voilà que depuis quatre mois, ils tiennent mon malheureux père à la bryone, à la noix vomique, à l'aconit, au métallum album, à l'ipécacuanha et autres poisons indigènes et étrangers.

Quel résultat a-t-on obtenu cependant de toutes ces indications savantes, qui heureusement n'ajoutent rien à la gravité de la maladie, eu égard à la petitesse des doses ?

Dans le commencement, mon père, toujours acharné au travail, pouvait se permettre encore la promenade par un temps beau et sec ; il faisait jusqu'à 5 kilomètres de chemin, il déjeunait et dînait d'excellent appétit.

Puis il lui a fallu successivement retrancher sur ses sorties ; l'appétit a diminué, la toux est devenue plus fréquente. Il y a quinze jours, le malade avait encore la force de faire un repas ; à présent, il se refuse à manger parce que la mastication le fatigue et l'étouffe. Il y a quinze jours, il ne gardait pas le lit dans la journée ; maintenant, s'il dépendait de lui, il ne se lèverait plus. Il y a quinze jours, ses crises, ainsi que je vous l'ai dit, étaient à peine de une ou deux par semaine; maintenant il vit dans une crise continue, et dans quinze jours, si ce progrès n'est pas enrayé, mon père prétend qu'il ne se lèvera plus du tout ; de même que la nourriture lui est devenue impossible, faute de goût et manque de force, de même toutes les fonctions naturelles lui deviennent également impossibles. Il ne dort plus depuis longtemps ; il ne marche pas. Ses jambes sont enflées ; il se laisse aller, il devient ce que l'on appelle dans les hôpitaux un gâteux ; avec tout cela il conserve une raison saine, toute sa liberté d'esprit, ce qui fait tout juste que plus les médecins l'examinent, plus ils conçoivent pour lui d'espérances, plus ils se trompent. Le divorce est prononcé ici entre le corps et l'âme. Ce que l'on appelle la vie est devenue une véritable incompatibilité. Aujourd'hui mon père, après avoir consulté les allopathes, suivis des homéopathes, a voulu tâter des raspailiens. Il s'est mis à l'eau sédative, dont les merveilleuses guérisons nous sont connues. Elle n'avait pas franchi le seuil de notre porte, que mon père s'écriait : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas !*

Que sortira-t-il de toute cette médication ?

Ah ! vraiment, nous sommes dans une grande inquiétude, nous n'attendons pas moins qu'un miracle ou un phénomène.

Cher ami Maguet, pouvez-vous nous dire sur tout cela quelque chose ? Y va-t-il de la vie ? et s'il n'y va pas de la vie, qu'est-ce qu'une existence comme celle dont nous avons depuis trois mois le spectacle ?

M. Bergmann, un autre de nos amis, un savant, accuse chez mon père l'excès des glaires, et conseille les vomitifs, les purgatifs ; je ne sais quoi encore. M. Besseteaux, le châtelain que, nous avons vu naguère, est pour un régime comme celui que vous lui avez conseillé à lui-même lors de son dernier passage à Dampierre.

Vains propos ! mon père a essayé de tout, et tout a échoué dès qu'il en a voulu faire une application...

Mon père nous a apporté de votre part un magnifique pot de fromage fort, dont lui et maman se sont régalés. Quant à ma sœur et à moi, deux petites pimbêches parisiennes, nous n'en avons pas voulu. Pour ma part, j'aimerais mieux courir sur votre petit cheval.

Votre jambon cochinchinois était aussi un superbe morceau ; malheureusement nous ne savons pas ce qui lui était arrivé. Dès le jour de sa réception, mon père le trouvait rance, immangeable ; lui qui s'était tant régalé de votre lard de Dampierre, n'en revenait pas. Il prétend qu'on lui a changé son jambon en route.

Je vous souhaite, ami Maguet, bonne santé et longue vie. Puissiez-vous, sous votre vieux toit patrimonial, jouir de ces biens qui nous manquent à nous autres chétifs habitants de la, capitale... <sup>1</sup>.

Fin des extraits de *Textes choisis*, sur le thème :  
“ Proudhon par lui-même ”.

---

<sup>1</sup> *Id.*, p. 360.